
La dynamique de l'exogenèse

Pierre-Marc de Biasi et Céline Gahungu



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/genesis/5540>

DOI : 10.4000/genesis.5540

ISSN : 2268-1590

Éditeur :

Sorbonne université presses (SUP), Société internationale de génétique artistique littéraire et scientifique (SIGALES)

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2020

Pagination : 7-10

ISBN : 979-10-231-0704-3

ISSN : 1167-5101

Référence électronique

Pierre-Marc de Biasi et Céline Gahungu, « La dynamique de l'exogenèse », *Genesis* [En ligne], 51 | 2020, mis en ligne le 04 janvier 2021, consulté le 16 octobre 2025. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/5540> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/genesis.5540>

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

La dynamique de l'exogenèse

Pierre-Marc de Biasi et Céline Gahungu

*N*é il y a une cinquantaine d'années, dans le sillage du structuralisme, le concept d'intertextualité a précédé de dix ans la naissance de la critique génétique, elle-même issue du « moment théorique ». À partir de 1980, le développement et l'approfondissement de ces deux méthodologies se sont accomplis parallèlement en faisant apparaître, de part et d'autre, de nombreuses zones de contact qui se sont traduites par la construction d'un débat entre chercheurs et par la découverte de véritables complémentarités entre l'univers de l'intertexte et celui de l'avant-texte. Tandis que les généticiens multipliaient les investigations sur d'importants gisements d'archives rédactionnelles, documentaires et biographiques, qui jetaient une lumière nouvelle sur les « sources » et sur leur intégration par l'écriture, l'outillage conceptuel de l'intertextualité bénéficiait des avancées théoriques et des clarifications terminologiques opérées par Gérard Genette.

Dans le même temps, pour ses propres besoins, la génétique se trouvait conduite à élaborer, sur mesure, un outil notionnel, l'exogenèse, capable de rendre raison des phénomènes temporalisés qui animent les processus intertextuels à l'échelle de l'avant-texte, tels par exemple que permettaient de les observer des supports d'écriture littéraire spécialement dédiés à l'enquête et à la recherche comme les calepins et les carnets d'écrivain. Ainsi conçu, le concept d'exogenèse reformulait donc la notion d'intertextualité en termes dynamiques non pour en contester le bien-fondé mais au contraire pour lui assurer une place centrale dans l'analyse des processus d'écriture.

Pour les généticiens, l'exogenèse désigne, dans l'avant-texte – ou l'avant-œuvre –, toute démarche d'écriture consacrée à un travail de recherche, de sélection et d'intégration portant sur des informations (documentaires, référentielles, autobiographiques) ou des formes (littéraires, stylistiques, artistiques) qui proviennent d'une source extérieure à la conception et à la réalisation proprement dites de l'œuvre. L'exogenèse s'oppose dialectiquement à l'endogenèse qui se définit comme une élaboration auto-référencée par laquelle l'écriture (ou n'importe quelle autre technique d'expression) devient productive en se prenant elle-même comme objet du travail, en tant que spontanéité qui ne mobilise que ses propres ressources pour s'imaginer, prendre forme et se réaliser.

Ces avancées, de part et d'autre, n'ont fait que rendre plus sensible la différence des points de vue, la génétique se situant du côté des causalités de l'écriture, et l'intertextualité du côté des effets de lecture. Pour les généticiens, si l'intertextualité reste souvent démunie pour juger pleinement des relations natives et substantielles que l'œuvre entretient à son intertexte, c'est parce qu'elle ne se représente le « travail de l'écriture » que sous forme textuelle, comme un résultat et non comme un processus : en ne prenant en considération que le texte final et sa réception. Son objet d'étude est l'étendue et le volume d'un déjà-publié qui permettrait d'identifier ce que chaque nouvelle œuvre doit à l'univers des textes antérieurs ou contemporains qui ont pu l'informer, lui servir de modèle ou lui fournir matière à emprunts,

ou même, à défaut d'imitation, vis-à-vis desquels cette œuvre se situe – implicitement ou explicitement – en relation de dialogue, de similarité, de différence, d'opposition, de suggestion ou de co-signifiante. La théorie de l'exogenèse a conservé cette immense ambition de l'intertextualité, mais en déplaçant l'analyse du champ exclusif de l'œuvre, à celui plus vaste et beaucoup plus récalcitrant des documents de genèse qui donnent à voir le processus intertextuel in statu nascendi puis dans son travail transformationnel.

L'exogenèse pose donc à l'intertextualité une question épistémologique massive : comment juger de ce qui a pu agir sur un texte, si l'on se place du seul point de vue du livre publié et de sa lecture, sans prendre en considération l'écriture à toutes les phases de son développement temporel ? Les dossiers de documentation et de rédaction des écrivains démontrent que, dans leur grande majorité, les phénomènes exogénétiques et les emprunts intertextuels qui sont repérables au cours de la genèse, s'accomplissent sans laisser la moindre trace visible dans l'œuvre définitive, tout en ayant contribué de manière cruciale à sa conception, à ses transformations et à sa réalisation. Prise au piège de sa clôture délibérée sur le texte définitif et du rôle souverain qu'elle accorde à la lecture critique, l'approche intertextuelle se condamne à ne pouvoir dépister dans l'œuvre que les traces dont l'écrivain a voulu qu'elles fussent plus ou moins repérables : citation, allusion, pastiche, référence, etc.

Partant, elle se rend aveugle et inopérante pour toutes les autres opérations intertextuelles, secrètes parce que volatiles, dont les manuscrits de travail (plans, scénarios, brouillons, dossiers documentaires, épreuves corrigées, etc.) sont le théâtre, du début à la fin de la genèse, à chacune de ses étapes. Si l'écriture littéraire a pour vocation de s'appropriier son intertexte au point de le rendre finalement insoupçonnable, ne faut-il pas repenser le concept d'intertextualité en des termes qui permettent de suivre cette logique d'appropriation qui transforme de l'extériorité en intériorité ? C'est pour répondre à ce défi critique que la génétique a développé le concept d'exogenèse et son partenaire dialectique, l'endogenèse.

Cette démarche méthodologique n'avait au départ pour but que de comprendre les relations entre les différents manuscrits de travail d'un écrivain : à quoi lui servent ses carnets, les marginalia de sa bibliothèque, ses enquêtes sur le terrain, ses notes de lecture, etc. ? Comment et pourquoi ces éléments sont-ils choisis, cadrés, réunis, redistribués, utilisés ou abandonnés ? De quelle manière migrent-ils du carnet aux notes documentaires, puis des notes documentaires aux brouillons ? Comment sont-ils progressivement modifiés par l'écriture et le contexte rédactionnel, au point de finir par ne plus se distinguer de la structure d'accueil qui les a absorbés ?

Ces questions, que l'analyse des manuscrits mettait à jour et forçait à poser, se sont traduites par une foule de découvertes et de réinterprétations qui ont profondément renouvelé notre connaissance des œuvres. Et il est vite apparu que ce monde intertextuel de l'avant-texte, jusque-là invisible, constituait pour le chercheur une véritable grotte d'Ali Baba : une réserve de significations où se trouvait caché, depuis les origines du texte, un formidable trésor herméneutique, contenant l'intégralité des razzias, rapines, larcins, captures et pillages auxquels tout écrivain digne de ce nom se livre avec méthode et enthousiasme pour nourrir sa création de tout ce qui a pu être écrit et rêvé avant lui.

Pour pénétrer dans la grotte, et se saisir des richesses qui s'y trouvent, un simple « Sésame ouvre-toi » ne suffit pas : le mot de passe se trouve lui-même dissimulé dans l'épaisseur et la successivité des manuscrits, mais souvent, aussi, dans les liens de parenté et de dialogue

que l'écrivain entretient avec sa « phratrie », dans les arcanes de sa propre mémoire et des textes qu'il sait « par cœur », dans le réseau secret de sa bibliothèque intérieure... Les clés d'accès à l'exogenèse peuvent être difficiles à retrouver, mais aussi laborieuse et chronophage que soit cette enquête, le jeu en vaut la chandelle puisque c'est bel et bien là, et nulle part ailleurs, que se trouvent, tels que l'écrivain les a choisies et amassées, toutes les merveilles d'érudition, d'intelligence et de savoirs par lesquelles l'œuvre se crée en métamorphosant ce qui lui vient du monde, de l'histoire et des livres.

En s'appliquant depuis quelques années à des domaines non littéraires et même non spécifiquement textuels (peinture, sculpture, architecture, musique, sciences) l'approche génétique a étendu et approfondi le concept d'exogenèse pour l'adapter à l'analyse de nouveaux types d'archives. C'est donc aussi bien dans son impact sur la connaissance des littératures (françaises, francophones et étrangères) que pour l'étude des productions artistiques (théorie de l'architecture, histoire de l'art, musicologie, etc.) que ce numéro de Genesis cherche à penser l'exogenèse – et ses rapports à l'intertextualité – à travers des articles de méthodologie et des analyses de corpus, sans se priver de la parole vivante du créateur témoin et exégète des stratégies les plus inattendues de sa propre démarche.

Après un recadrage historique des concepts d'intertextualité et d'exogenèse et un examen attentif de leur émergence, de leur évolution, de leurs complémentarités et de leurs divergences (Pierre-Marc de Biasi), la première partie du dossier, traditionnellement consacrée aux « Enjeux », s'est donné pour objectif de développer une réflexion de fond sur trois grandes problématiques : les stratégies de lecture exogénétiques dans l'approche de « l'intertextualité invisible » (Dirk Van Hulle), l'espace métagénétique et la place de l'exogenèse dans « les écritures de soi » (Véronique Montémont et Françoise Simonet-Tenant) et les apports des nouvelles technologies dans la détection automatique des phénomènes intertextuels (Jean-Gabriel Ganascia). À ces investigations globales, il nous a paru éclairant de joindre, sous forme de « focus », deux réflexions singulières : l'une sur la question juridique du plagiat telle qu'elle est perçue et analysée par un spécialiste du barreau (Emmanuel Pierrat) et l'autre sur la nature complexe des relations exogenèse/endogenèse dans le domaine de la photographie (Monique Sicard).

La deuxième partie du dossier, plus directement centrée sur les études de cas, était l'occasion de donner une image aussi complète que possible des champs et des modalités critiques à travers lesquels le dialogue Intertextualité – Exogenèse s'exerce aujourd'hui. On a donc opté pour une alternance entre des études de corpus approfondies et des analyses plus ponctuelles sous forme des zooms ou de focus, en ouvrant largement le compas du XIX^e siècle à notre temps, et de la littérature aux œuvres artistiques. De l'intertextualité « ravageuse » de Flaubert dans Bouvard et Pécuchet (Anne Herschberg Pierrot et Jacques Neefs) au discours scientifique dans l'œuvre de Marie Darrieussecq (Élise Nottet et Karine Germoni), des lectures nervaliennes sur l'Égypte (Rémy Arcemisbère) au formidable modèle de l'exogenèse joycienne (Daniel Ferrer), en passant par la bibliothèque d'André Schwarz-Bart et la proposition heuristique d'une génétique des virtuels fondée sur l'analyse du projet « Kaddish » (Jean-Pierre Orban), et par l'exogenèse dialogique et collaborative de la phratrie congolaise qui, en raison de ses particularités, invite à une réflexion sur l'archive (Céline Gahungu), la section littéraire des « Études » offre un parcours contrasté, propre à traduire la diversité qui anime aujourd'hui les recherches sur le processus exogénétique. Une place

importante a également été réservée aux études non littéraires qui se consacrent au domaine des arts : le statut de l'entretien dans l'analyse des références et des phénomènes exogénétiques qui travaillent secrètement un projet de l'architecte Fernando Montès (Olfa Meziou Baccour), les métamorphoses d'un Laocoon qui se transforme en saint Sébastien dans une séquence dessinée du peintre florentin Francesco Furini de 1642 (Éric Pagliano), la technique de l'emprunt dans le travail de composition d'Olivier Messiaen (Thomas Lacôte) : autant d'aperçus sur l'actualité vivante des recherches en exogenèse de l'architecture, du dessin et de la création musicale.

Enfin, le dossier n'aurait pas été complet sans une plongée substantielle dans l'imaginaire d'un créateur capable de s'exprimer sans détour sur ses propres pratiques de l'exogenèse et sur le statut des métamorphoses qui accompagnent ses emprunts. Pierre Michon a bien voulu se livrer à ce jeu de la vérité dans un entretien à bâtons rompus où il revient sur son expérience passée et présente d'écrivain joyeusement prédateur, sur ses références privilégiées et ce qu'il considère comme des intertextes tabous, sur le gigantesque univers citationnel de ses carnets : ces « voix » par lesquelles la littérature le traverse, l'exogenèse se donnant à lui comme le processus central de ce qui peut parfois donner ses chances au miracle d'écrire.

L'ensemble du dossier se veut donc un état des lieux critique sur la question : à la fois un bilan des travaux engagés depuis une quarantaine d'années, un aperçu théorique sur le présent des recherches et le renouvellement des méthodes, une réflexion sur la manière dont l'écriture littéraire contemporaine se formule pour elle-même le problème, mais aussi, au-delà de la seule littérature, une exploration de ces domaines artistiques où l'exogenèse semble promettre de riches découvertes interprétatives ainsi que l'opérativité de nouveaux concepts pour l'approche des processus de création.